

Les derniers textes de l'ouvrage examinent eux aussi l'empreinte de l'héritage des communautés religieuses, cette fois sous l'angle du développement des communautés locales. On y retrouve une analyse de la participation citoyenne dans des projets de mise en valeur du patrimoine religieux catholique au Québec ; le deuxième texte aborde l'impact de la conservation du patrimoine matériel et immatériel sur les collectivités néerlandaises ; et le dernier traite de la façon dont le tourisme contribue à la mise en valeur du patrimoine matériel et immatériel des communautés religieuses.

L'ouvrage rend bien justice à son sous-titre. Chaque communication ne manque pas de nous faire saisir comment les communautés religieuses actives dans différents secteurs de la vie socioéconomique ont laissé des empreintes reconnaissables encore aujourd'hui et souvent vivantes dans des projets qui les traduisent et les actualisent.

**CLAUDINE PAPIN**

Conseillère en patrimoine social  
Monastère des Augustines

---

BOURGINE, BENOÎT, JOSEPH FAMERÉE et PAUL SCOLAS (dir.). *En finir avec le Diable ? Les enjeux d'une figure du mal*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan S. A., 2018, 187 p. ISBN 978-2-8061-0358-1.

Son nom s'écrit le plus souvent avec la minuscule quand il s'agit de cerner une puissance maléfique aux contours vagues et à l'action rampante, parfois avec la majuscule quand l'intention est de le doter d'une personnalité propre. Entité insaisissable, il se tapit au milieu de ses multiples dénominations quand il se sait acculé, à l'image de la chanson des métamorphoses dans laquelle l'amant poursuit celle qu'il aime à travers ses avatars successifs. Ceux qui en arrachent avouent qu'ils le tirent par la queue et ne doutent ni de son existence ni de son emprise. Tel apparaît le D/diable au gré de ses innombrables hypostases que la nomenclature de ses identités plurielles vient accréditer : le Diable, Satan, le Tentateur, l'Adversaire, l'Ennemi, l'Antique Serpent, le Mauvais, le Malin, etc. (Elian Cuvillier, p. 21). À ce catalogue déjà bien fourni s'ajoutent les noms que lui donne la tradition orale qui ne cache pas une certaine familiarité avec le triste sire : Jack, Charlie, le Singe de Dieu, le vieux Jérôme.

L'amoncellement des témoignages et des études à son sujet est tel qu'on se demande, perplexe, si on en finira un jour avec lui. C'est précisément la question que se sont posée les participants au XIII<sup>e</sup> colloque Gesché qui lui a été consacré à l'Université catholique de Louvain (UCL) : *En finir avec le*

*Diable?* La majuscule annonce qu'il sera traité comme une entité à part entière redevable de ses actes et le point d'interrogation laisse présager qu'on n'en a pas fini avec lui : ses perspectives d'avenir sont on ne peut plus favorables.

La modernité bien-pensante, férue d'humanisme positif et rationnel, l'a fait passer aux profits et pertes. Au lieu de l'éradiquer, n'a-t-elle pas plutôt servi son projet : son travail de sape agit plus efficacement dans l'ombre qu'en pleine lumière où les risques d'être débusqué sont plus grands. Baudelaire en avait l'intuition : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! » (*Petits Poèmes en prose*). Les actes du colloque dressent un éloquent réquisitoire contre cet oubli qui, loin de faire disparaître cette « figure emblématique du mal », en accentue et en dissémine la virulence insidieuse.

Croire et ne pas croire, voilà comment se pose parfois le dilemme de son existence. Ne pas croire au diable et croire qu'il n'existe pas, ce n'est pas la même chose. Ne pas y croire relève encore de la croyance : c'est encore croire qu'on n'y croit pas. Ne pas croire en son existence ressortit à une décision de l'entendement. « Croire que » relève de la juridiction de la raison : je crois que demain il fera beau. « Croire à ou en » exige un certain abandon de la raison. C'est savoir sur parole, en somme.

Avant d'aborder la lecture des actes du colloque Gesché, il est utile de savoir deux choses : l'approche s'inscrit résolument à l'intérieur d'une perspective catholique et les contributions, faisant appel à divers savoirs issus des sciences humaines (psychanalyse, histoire, littérature, socio-anthropologie, exégèse, théologie, islamologie, p. 9), sont le fruit d'une réflexion pointue de spécialistes rompus à la démarche de leur discipline. Leur compétence conjuguée concourt à cette traque qui dure depuis « la fondation du monde ». Ce corpus rassemble les textes de savants qui s'adressent à des savants à travers de savantes références. Cette mise en garde n'est pas destinée à décourager le « diligent lecteur » comme l'exprimait Montaigne. Pour peu qu'il soit épris de discours théoriques et de style épuré, il en retirera une profonde satisfaction. Cet ouvrage doit se consommer avec lenteur pour en goûter toutes les nuances, les finesses et les raffinements. Cela dit, il serait vain d'aborder chacune des contributions : projet trop vaste que l'espace accordé rendrait vain de toute manière. Je me contenterai donc de quelques réflexions tirées ou inspirées par l'ensemble des études. C'est le propre des œuvres inspirantes d'entrer en dialogue avec leurs lecteurs.

Comme le soulignent chacun à leur manière les chercheurs, l'existence du diable pose le problème du mal de manière radicale. Il en est même la figure extérieure, objective et militante. Au fil des textes, on en apprend autant sur Dieu que sur lui. Certains n'avaient-ils pas fait du Malin l'« évidence de

Dieu »? Et ce Dieu est d'une transcendance telle qu'aucun nom ne peut en contenir ni en résumer l'essence. Il échappe à toute tentative de définition positive. On ne peut le ficher que de manière apophatique : il n'est pas fini, donc infini ; il n'est pas mortel, donc immortel, etc. La Bible le désigne par « celui qui n'a pas de nom », « Je suis » (*Sum qui sum*), on ne peut le voir et demeurer en vie, la lumière est son ombre projetée (*Umbra lux Dei*). Le seul nom qui lui convient, selon saint Thomas d'Aquin, est *Hoc* (Cela) : *Hoc cognaminus Deum* (Cela que nous nommons Dieu). Saint Augustin nous sert cette mise en garde : « Si tu comprends, ce n'est pas Dieu ». Il se situe au-delà de notre entendement.

Tout au contraire, « celui qui toujours nie » (*Faust* de Goethe) n'hésite pas à se manifester de manière tangible, s'enorgueillit d'une belle collection de noms interchangeables, pactise, se montre toujours prêt à donner un coup de pouce qui n'est jamais gratuit. Dans l'imaginaire romantique, il est celui qui s'est dressé contre son Créateur (*Non serviam*) et n'a de cesse de pervertir sa créature contre Lui en lui proposant de devenir son semblable (*Eritis sicut Dii*). Séducteur consommé, il a réussi le tour de force de cacher la forêt des arbres bons à manger par « l'arbre du connaître bien et mal » (p. 96). Sa ruse est à ce point sophistiquée qu'il s'offre en pâture aux amateurs de certains jeux vidéo afin de les attraper dans ses rets : comme certains prédateurs, il contrefait la mort pour mieux la donner. Cependant, cette ruse finit parfois par se retourner contre lui : pour vaincre leur isolement, des joueurs se regroupent en communautés et retrouvent le sens du partage. Paradoxalement, « [l] l'homme naît ici au cœur de Satan » (Olivier Servais, p. 128).

Ses appâts les plus irrésistibles forment une triade imparable : pouvoir, savoir, valeur illustrés par l'épreuve qualifiante de la triple tentation de Jésus au désert à laquelle, étonnement, Éric Gaziaux dans sa « Postface », oppose les trois vœux des ordres monastiques : pauvreté, obéissance et chasteté (p. 173).

À ceux qui entretiennent l'idée que le diable et ses suppôts occupent une place prépondérante dans l'*Ancien Testament*, Benoît Bourguine objecte un démenti catégorique : « Le nombre d'occurrences de Diable ou Satan, ou bien encore du Mauvais, du Prince de ce monde, de Belzéboul, est incommensurablement plus élevé dans le *Nouveau Testament* que dans l'*Ancien* (p. 157) ». En effet, une partie non négligeable de la pastorale chrétienne consiste à lutter de manière frontale contre le diable en le chassant par des exorcismes tout en dénonçant ses astuces et ses ruses. Le *Coran*, dont il serait vain d'ignorer la généalogie vétéro et néotestamentaire, n'échappe pas à la dénonciation de l'esprit du mal : le diable s'y manifeste sous les noms de Saytân et Iblis : Saytân « revient environ septante fois dans sa forme au singulier et 18 fois au pluriel : Sayâtin » (Michel Younès, p. 133, note 3).

La littérature ne pouvait ignorer un personnage aussi sulfureux. Si le romantisme lui a fait la part belle en mettant un point d'orgue sur la fascination qu'exerce celui qui aime mieux régner en enfer que servir au ciel, comme l'écrivait Milton, il revient à Bernanos d'en avoir brossé, à travers ses romans, le portrait le plus conforme et le plus ressemblant au magistère catholique. Enfin, est-il encore besoin de se demander si on a cru au diable pendant l'épisode purulent de la chasse aux sorcières? Ludovic Viallet (p. 35-58) propose une réflexion tout en nuances. Les excès dans l'irrationnel n'étaient pas exempts d'une quête de cohérence et de normalité.

Au final, *En finir avec le Diable?* enrichit notre compréhension sur un sujet obsédant que l'air du temps incline à balayer sous le tapis. À tort, de l'avis de tous les contributeurs. Et puisque ces pages sont consacrées à l'ethnologie, cette province des sciences de l'Homme a été ignorée. Il ne faut pas en tenir rigueur aux organisateurs du colloque ni revendiquer cette absence comme une faiblesse. Pour réussir un colloque réunissant de savants contributeurs et le garder sous tension, il est préférable de se limiter quitte à poursuivre les échanges lors d'une réunion ultérieure.

L'ethnologie aurait beaucoup à apprendre sur le sujet, surtout au niveau du discours légendaire où le diable règne en maître alors que Dieu se fait singulièrement lointain. Cette situation peut se comprendre : l'imaginaire légendaire a donné corps au diable : un être composite, sorte de Frankenstein avant la lettre, amalgame de plusieurs parties animales dans le but de rendre visible le caractère bestial et pervers du personnage. Claude Seignolle en a réuni une belle collection dans ses Évangiles du diable. Quant à Dieu, il est tel qu'en Lui-même dans sa parfaite transcendance. Pour se faire connaître, il a dû se faire naître, ainsi que l'affirmait Paul Claudel. Les relations qu'entretiennent les milieux populaires avec le Malin sont avant tout existentielles, expérientielles, voire charnelles.

Les contributeurs du colloque Gesché l'ont abstrait de cette immanence populaire aux fins de discussions théoriques et herméneutiques. Pour cette raison, leur appréhension du phénomène ne peut que conforter les chercheurs qui s'intéressent à l'imaginaire légendaire en leur donnant accès à une pensée verticale bien documentée et bien charpentée au lieu de se contenter d'une exploration horizontale. Si la lecture d'*En finir avec le Diable?* est exigeante, elle nous gratifie d'un gain cognitif incommensurable.

J'eusse aimé, en terminant, qu'il y eût une communication sur l'actualité et la pertinence de l'ouvrage encyclopédique intitulé *Satan* publié par les Études carmélitaines en 1948. Fort curieusement, il comportait 666 pages ! Une prochaine fois, j'espère !

**BERTRAND BERGERON**  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean